LA LUMIÈRE



N° 168 — 27 OCTOBRE 1894. — SOMMAIRE : Nos anniversaires du vingt-sept octobre. — Controverse sans importance sur une question insoluble. — L'argument suprême (Zrileus). — Phénomènes de lévitation (Dr Gaston de Messimy). — Revue de la presse.

NOS ANNIVERSAIRES DU VINGT-SEPT OCTOBRE

La *Lumière* a trois anniversaires au mois d'octobre : un qui est particulier à la directrice, sa naissance à la date du 27 ; deux qui intéressent ses amis : la renaissance de notre revue après sa disparition pour cause de veuvage de la directrice ; puis, notre grande célébration de la *Communion universelle des âmes dans l'amour divin*.

Nous réunissons ces fêtes dans une seule manifestation d'amour pur et dévoué, celle du 1er novembre dans le cœur des Bienheureux.

Le 27 est un grand jour !

Dans les brumes de l'horizon social, il vient darder ses rayons de vie ; dans nos cœurs tristes, il apporte des forces et de la consolation.

Malheureusement, les bienfaits du magnétisme divin sont, en notre temps, reçus dans l'angoisse des évènements fatidiques. Nous ne saurions jouir de béatitudes mystiques égoïstes, alors que nous avons sous les yeux le spectacle des infortunes humaines et que nous sentons le poids des orageuses menaces. Le conflit des forces brutales et des forces spiritualistes est chose active, dans une pénible réalité, perçue des sensitifs et révélée par des voyants. Le niais et inconscient *tout le monde* en éprouve des agitations ; dans son ignorance et surtout par son doute, il en devient méchant,

Le *Radical* du 9 octobre dernier a jeté au vent une note fausse de sa cloche fêlée. Nous, spiritualistes, nous ne sommes aux yeux de l'omnipotence matérialiste, que de pauvres *déprimés*. Que dit, en effet, celui qui signe « Un Parisien » sous son titre aussi chéri que vain : « Bavardages » ?

« D'où peut venir la dépression complète qui se manifeste dans la conscience française, dans ce besoin désolant de mysticisme, de raccrochage à des puissances surhumaines ? Je lisais hier avec stupeur, dans le *Temps*, journal de la bourgeoisie voltairienne, une analyse de roman espagnol dans laquelle, à la grande joie du critique, M. de Wyzowa, l'auteur, a tenté de prouver que c'était folie que de compter sur la science et de compter sans Dieu, qui est la science véritable.

Que de semblables théories nous séduisent encore, ce serait à crever de rire, si ce n'était désolant.

J'attends la réaction prochaine contre les stupidités renouvelées des temps moyenâgeux.

L'homme, par la science, s'approchera de plus en plus de la perfection hygiénique. Quant à Dieu, on en reparlera quand on sera à bout de science, ce qui n'est certes pas le cas aujourd'hui. »

Pour ceux qui ont la connaissance de l'ac-

tion du fluide divin, du mouvement de la Pensée vivante à travers les inerties apparentes de la matière, de l'enchaînement des évènements généraux par la loi fatidique des actes particuliers, de la puissance du Verbe, de la pénétration de nos volontés, du combat des volontés contraires, du heurt électrique permanent, des causes de nos maux, des conséquences de nos rigoureuses solidarités qui font la guerre ou la paix dans les consciences ; il y a urgence et besoin de reconnaitre Dieu et de le servir en l'aimant.

Entre deux plantes de même famille, si l'une s'élance vers le ciel en lui ouvrant son calice comme s'ouvre un cœur pur à l'amour d'un ange, pendant que l'autre s'étiole sans fleurir, de quel côté est la dépression ?

La réponse n'a pas besoin d'être formulée.

Plaignons les vrais déprimés, qui se courbent vers les détritus et les puanteurs terrestres. Plaignons-les d'autant plus, qu'ils se permettent de juger de ce qu'ils ne connaissent pas. Dans le journalisme, ce sont là travailleurs de bijoux en faux. A nous les spiritualistes, le vrai et dur diamant qui brille en toute âme éveillée aux splendeurs immortelles. Persécutés, salis et appauvris sous l'esprit immonde de la mondanité à la mode, nous n'en restons et resterons pas moins toujours possesseurs d'une solide fortune et d'une impérissable gloire en le divin Amour Eternel.

HAB.

CONTROVERSE SANS IMPORTANCE

Sur une question insoluble

M. Rouxel a écrit, dans l'*Étoile* du mois d'août dernier, quelques lignes qui ont fait bondir d'indignation certaines âmes incarnées qui aiment mieux le vent que le pain, absolument comme si Dieu ne leur avait point chargé les épaules d'un manteau de chair, contribuable des nécessités terrestres.

Levé un beau matin avec l'idée, probablement, que pour bien des gens alourdis de ce manteau, c'était un jour d'échéances majeures, peut-être un quinze parisien !! ou un huit ! qui, pour n'être pas accompagné de deux autres, n'en est pas moins complexe de difficultés, M. Rouxel mit ainsi sur son papier blanc une franche coulée de lettres noires comme le vide du coffre qui, faute d'espèces sonnantes, s'affalera sous le feu d'une maigre enchère.

«... Il ne faut pas conclure, dit M. Rouxel, que les spirites doivent mettre leurs enseignements oraux ou écrits à des prix très élevés, mais rien ne s'oppose qu'ils tirent de leur travail une rétribution raisonnable, au prix du marché ».

« Si les écrivains spirites doivent être rétribués pour leur travail, il en est de même des médiums : toute peine mérite salaire.... »

A la suite de cette déclaration des droits à la vie, qui vaut bien le droit de penser si l'on n'est point une brute, notre confrère, M. Albert La Beaucie, s'est fait l'écho du parti conservateur de la tradition du désintéressement tel qu'il devait exister dans le temps où il n'y avait pas de chemins de fer, ni de propriétaires, ni de couturiers et bottiers.

Nous ne voyons pas de mal à ce que chacun émette son opinion, au contraire. L'un veut être payé, l'autre ne veut pas l'être ; l'un veut payer, l'autre veut garder son argent ; l'un prend le train, l'autre reste sur sa chaise ; chacun son goût, son tempérament et sa conscience.

En toute cette vieille guerre des préjugés et du progrès, nous ne sommes guère que roquets aboyant à la lune. Les opinions personnelles ne sauraient s'imposer autrement que par un judicieux jugement. Comme le jugement est chose aussi rare que la générosité du cœur, on entendra long-

temps, longtemps encore, cette scie nationale : « paiera, paiera pas ! »

MM. Rouxel et La Beaucie ont été aussi exagérés l'un que l'autre, dans un élan de naïve bonhomie. Ils n'ont pu éclairer personne sur la plus obscure des questions, curieuse surtout en un point.

M. Rouxel, parlant des publications, s'exprime ainsi :

« .... Distribuer gratuitement des brochures comme les magasins de nouveautés distribuent des prospectus, à tous venants et allants, à la porte des cimetières ou ailleurs, c'est ce que j'appelle mettre la lumière sur les tréteaux.... Lorsqu'une doctrine s'est acquise un nombre suffisant d'adhérents, lorsque les journaux qui la soutiennent et la propagent peuvent vivre, Il ne faut pas que, sous prétexte qu'il trouve assez de collaborateurs de bonne volonté, le directeur empoche toute la recette.... »

La recette d'un journal spirite et même quelconque ? C'est le phénomène des phénomènes, aujourd'hui ! Si M. Rouxel croit à nos recettes, nous, gens de doctrine, il est un croyant robuste en la bonne foi et en la générosité des lecteurs, ou en leur courage pour le soutien de leurs opinions. A part ceux qui vivent d'opérations commerciales, industrielles ou financières, nous prenons tous numéros de journaux et revues, pour plumes arrachées d'oisons. Les plumes volent au vent et l'argent se dissipe en vaine fumée. La machine humaine sanguignolente qui a le nom pompeux de direction, c'est la rotative de la fatalité ; cette fatalité c'est l'égoïsme humain, c'est l'avarice, l'injustice, la dureté et le parti pris d'aveuglement du public en masse, mais surtout des clans du doctrinarisme.

Cette machine ne peut être lavée qu'avec des larmes. Larmes et sang ! On donne tout cela et l'on trouverait encore quelqu'un à titre de collaborateur ou autres titres qui vous demanderait quelque chose. Et quoi donc ? De l'or! Mais, malheureux, pourrait-on répondre : Laissez-moi panser mes plaies. Si j'avais de l'or, je ne serais pas chair déplumée et pantelante, je n'aurais point le sort de Biblis par mes yeux changés en torrent. Allez chercher l'argent où il y en a, sous des sacs de farine ou de charbon, car sous une tribune ou une chaire figurée par un grand papier plié en petits feuillets, il n'y a rien, rien, rien.

L'on est porté généralement à croire que tout prêcheur de doctrine et les médiums prêcheurs par le fait comme par la parole, verraient ruisseler l'or dans leurs escarcelles, si l'on n'y mettait bon ordre. De temps en temps on voit surgir une tête indignée, aux cheveux hérissés de courroux, signalant un charlatanesque danger. Les gens froids et sérieux sourient de cette crise atrabilairienne, car, cherchant bien de tous côtés, ils ne voient et n'entendent rien de suspect.

Ils regardent le délateur des actes répréhensibles et se rappellent tout naturellement la fable de la *Lanterne magique* :

> Il n'avait oublié qu'un point.
> C'était d'éclairer sa lanterne.

Et, en effet, chaque fois que l'on vient jeter à la face des médiums, l'accusation de l'exploitation de leurs facultés dans un but de lucre, on n'a pas un morceau de vraie victime à dévorer. Jamais on ne cite un nom comme exemple de cette *monstrueuse exploitation*. Il n'y en a pas. Quand on va au fond des choses, on trouve des misères cachées inimaginables, des fuites de désespérés et des suicides. Ceux que l'on paie ont peut-être leur pain, mais fort peu de beurre avec, et c'est pitié que de voir des repus égoïstes, aller mendier des séances épuisantes à qui a faim et tombe dans l'anémie, avec l'âme navrée de l'ingratitude humaine. Ne semble-t-il pas voir le bon chien fidèle, attendant sa part du repas du maître et recevant en place un coup de pied brutal. Le chien s'en va en baissant les oreilles.

Il s'en va aussi le médium méconnu et, alors qu'on le cherche et qu'on en a besoin, il n'y a plus personne.

Après cette digression qui a sa raison d'être, écoutons la riposte de M. Albert La Beaucie, digne et sévère :

« Quant à payer les médiums, c'est ce qu'à notre tour nous appellerions « mettre la fraude sur les tréteaux. »

« De celui qui ne comprend pas que le

devoir est de semer plutôt que de récolter, on peut dire une chose : son Dieu, au lieu d'être le Dieu d'abnégation et de charité des spirites qui se dévouent corps et âme à la diffusion de la vérité, doit bien plus ressembler au Dieu dont les représentants estiment si précieusement l'argent...

« Non ! En dépit de M. Rouxel, faisons entendre le plus souvent possible la bonne parole, répandons à profusion les meilleurs écrits et soutenons de toutes nos forces les journaux, les revues, les groupes, les congrès, les fédérations ! »

Elle est bien bonne la réplique, il faut l'avouer, le sourire indulgent aux lèvres, car M. La Beaucie croit bien faire. Et il fait bien, en effet, mais tout au rebours de ce qu'il croit. Là, il ne faut pas faire comme dit M. Rouxel, mais il faut faire comme dit M. La Beaucie.

Alors que M. Rouxel et M. La Beaucie s'embrassent ! car, au fond, ce qu'ils ont dit c'est la même chose, leurs deux exagérations éclairent notre religion.

« Répandons à profusion les écrits. » Ces écrits on les paie, n'est-ce pas ? « Soutenons de toutes nos forces les journaux, les revues ». Sans doute. Et avec quoi ? Avec de l'argent encore et toujours. « Soutenons les congrès, les fédérations. » Cela se paie aussi.

Si, à tous ces appels en cris d'héroïque générosité, le public croyant reste sourd, qu'arrivera-t-il ? La débâcle de tout. Et qu'est-ce que cela prouvera ? Qu'il n'y a pas d'argent ? Oh ! C'est une erreur. L'argent abonde. Pour le luxe et le plaisir, cela ne manque pas. Mais ceux qui le possèdent, professent la belle théorie du désintéressement que des maitres leur ont apprise. Ils se désintéressent du succès de la cause, de la vie des journaux, de celle des congrès et, encore mieux, des droits à la vie des hommes. Ils rient de ces *expiants* comme de pantins, fussent-ils des instruments de Dieu et saints missionnés.

Que conclure de cet amusant débat ? Ceci : Le riche qui attend que le médium à son service lui demande, a tort ; on ne doit pas mettre un médium dans ce cas. Le médium qui ferait payer un pauvre, a tort. Celui qui a de l'argent, a le devoir d'en donner. Celui qui n'en a pas, n'a point le droit d'en refuser. Un journal riche peut et doit payer ses collaborateurs. Les médiums sont les collaborateurs d'une cause. Ce n'est pas l'incrédule qui peut payer le médium, et ce n'est pas comme une place à la baraque de foire que l'on doit prendre près de lui ; le croyant riche doit payer pour les incrédules. Malheureusement, de ce croyant là, le recensement dans sa catégorie est rendu illusoire. Il y a peut-être un dévoué sur cent ; c'est trop dire. Les médiums n'exploitent rien, en réalité ; c'est clair et visible en notre pays. Ce qui est également clair, c'est qu'ils sont exploités sans cesse.

Il ne faut pas faire un métier de la médiumité. Soit. Alors, que cherchez-vous des médiums pour convaincre le public ? Car si vous mettez un médium sur vos tréteaux, comment voulez-vous que le public l'estime mieux gratuit que non gratuit ? Qu'est-ce qui lui prouve qu'il n'est pas payé ? Et comment voulez-vous qu'une personne indépendante et honorable, qui ne doit pas faire un métier de la médiumité, se donne l'air d'en faire un ? Si c'est, par exemple, une duchesse qui est le fort médium, viendra-t-elle subir vos injonctions d'expérimentateurs défiants sur votre estrade, fut-elle pailletée, constellée et garnie d'hermine, cette estrade ? N'est-ce point dans la classe pauvre que l'on peut uniquement recruter les instruments dociles ? Ignorants, ils ne vous contrediront jamais.

Libre à vous de leur donner la pelure de la pomme de terre que vous mangez ; ce serait déjà une amélioration à vos vues rétrogrades d'abstinence forcée pour eux. Mais, de grâce, Messieurs, vous qui ne donnez rien du tout, ni l'amande, ni la coquille, n'empêchez pas à ceux qui veulent le faire, d'exercer un devoir. Notez que je ne dis pas un devoir de *charité*. Non, certes ! Je dis : un devoir de *conscience*, de *sociabilité* tel que l'exige notre siècle aux mille rouages dispendieux.

Conserver indéfiniment une forme surannée, alors que le monde marche en se renouvelant en tout, c'est une pratique d'égoïsme ou de courte vue.

L'ouvrier et l'ouvrière, fatigués de travail

et chargés de la vieille mère et des enfants, ont mieux à faire que d'aller épuiser leurs forces autour de guéridons environnés de vampires sous toutes les formes. Leur vrai devoir, après la prière du soir, c'est d'aller dormir pour être prêts et dispos demain et toujours.

Que les désintéressés dont le dévouement est vraiment zélé parmi les expérimentateurs en vue de leurs propres intérêts, se décident à opérer entre eux sans fatiguer plus pauvres qu'eux. Car, si vraiment l'on ne peut se passer d'un médium constant, il deviendrait alors nécessaire de lui assurer une saine et tranquille existence, vu que ce travail est le plus absorbant de tous et qu'il épuise la vie.

On ne doit pas faire un métier de la médiumité parceque, dit-on, Dieu a donné ce don gratuitement ?

Si l'on veut me montrer la perle rare qui a reçu ce don comme un beau cadeau, sans avoir rien eu à lui sacrifier, je modifierai probablement ma manière de considérer la justice en telle ingrate matière. Je cherche et je veux m'instruire, je n'ai pas l'ombre d'entêtement. J'aime mes frères et mes sœurs malheureux. Je souffre pour tout médium victimé, comme si j'en étais la mère. C'est absurde au point de vue qui régit actuellement la société, je pleure sur tous comme si je les connaissais, alors que je ne les ai jamais vus.

J'ai toujours pensé, pour que je sois émue d'une telle sensibilité sur le sort d'un grand nombre qui n'ont aucune raison d'affection pour moi, que je manifestais inconsciemment les sentiments du groupe d'Esprits directeur de *La Lumière*.

La Lumière n'a-t-elle pas été fondée pour le pénible exercice du plus ingrat médiumat ?

Si, par un jour fatal que nous ne pouvons désigner, nous disparaissions de la scène du monde spiritualiste, il ne nous resterait pas le regret d'avoir abusé d'aucun, ni d'en avoir flétri de nos délations. Au contraire, nous avons toujours protesté contre les accusations arbitraires, vu que notre conviction est entièrement faite au sujet de la malveillance et de l'ignorance des expérimentateurs incrédules ou croyants, pour le plus grand nombre.

Nous qui donnons tous les jours beaucoup plus que nous ne recevons, et qui regrettons de ne pouvoir donner davantage, nous ne croyons pas que cela doive inspirer une admiration quelconque. Nous sommes simplement la preuve que chacun agit selon son cœur. Notre dévouement ne nous fera point encourager l'égoïsme.

Dans mon humble abnégation de considérations humaines, si je me trompe, j'en demande pardon à Dieu et aux hommes, à mes frères vrais ou à mes faux frères. Si je suis dans la vérité, que les grains de nos épis soient multipliés et qu'il y ait pour tous du pain matériel et spirituel, à présent et toujours.

LUCIE GRANGE.

L'ARGUMENT SUPRÊME

Dans ce dédale de vérités et d'erreurs, routes tortueuses et incertaines, où nous tâtonnons sans que, bien souvent, même, une pâle lueur, nous apparaissant dans l'ombre, attire nos pas plutôt vers un foyer que vers un autre, il est une éternelle question qui surgit devant nos pas ; elle barre notre route et, parfois, se dresse, haute, en face de notre propre conscience : « Si le spiritualisme est vrai, nous dit-elle, pourquoi ne s'impose-t-il pas à l'évidence ? pourquoi ne force-t-il pas toute intelligence à s'incliner devant ses décrets ? pourquoi l'erreur, loin d'être toujours confondue, se justifie-t-elle avec une habileté qui souvent défie la majesté de la vérité elle-même ? Sommes-nous donc les victimes inconscientes de nos propres aspirations, et ce lambeau de vérité, auquel se cramponnent nos espérances, n'est-il donc qu'un voile obscur que nous

nous jetons sur les yeux pour mieux nous aveugler ?... »

C'est là l'énigme qu'une voix mystérieuse propose un jour à tout homme qui tente de réfléchir, et, il faut l'avouer, l'objection est forte. Sans doute, qu'on pourrait lui répondre que toutes les parties qui concourent à l'édification d'une science, se soutiennent avec une telle cohésion, que l'objectivité de l'une entraîne la réalité de l'autre, et que ceux qui rejettent le spiritualisme, n'en ont pas l'évidence parce qu'il y a dans leur connaissance une lacune que l'étude n'a pas encore comblée ; c'est ainsi que la sanction morale, la providence de Dieu, le libre arbitre, l'immortalité, sont des théories qui ne valent que par l'appui mutuel que chacune prête à l'autre.

La réponse n'est pas, évidemment, dépourvue de sens; mais elle croule devant ce simple fait, que des hommes d'élites, spiritualistes convaincus et apôtres ardents de cette vérité, se sont quelquefois brouillés avec tout leur passé et sont tombés dans un athéisme respectable et d'autant plus sincère, que leur vie s'est ensuite consumée dans le regret de ne plus pouvoir aspirer vers leur premier idéal. — Je n'entends point dire ici que tous les athées sont respectables et sincères.

La preuve rationnelle ne suffit donc pas à défendre le spiritualisme. — Pourquoi? C'est que le spiritualisme n'est pas seulement une *philosophie*, il est aussi une *croyance*, et il est une croyance parce qu'il dépend d'une *révélation*.

La puissance rationnelle a atteint ses frontières naturelles le jour où elle a déclaré que l'activité d'un être dépendait d'une force et d'une matière. Elle ne saurait aller plus loin. Aussi, logiquement, ne saurait-elle prouver l'indépendance de cette force qui, pour son action, s'aide d'un substratum selon toute apparence inhérent à sa nature; elle ne saurait non plus déterminer logiquement la survivance de cette force à la dissolution de cette matière. Ces questions ne sont que métaphysiquement prouvables et n'entraînent la certitude que des intelligences dociles qui s'inclinent devant le fait d'une révélation. La révélation, c'est l'argument suprême.

Le fait de la révélation est constant parmi les peuples ; il est même permanent et aujourd'hui encore nous en avons un témoignage par les communications des bons génies qui nous dictent dans *La Lumière* leurs divins enseignements, ou aident de leur bienveillance nos pénibles efforts.

Aussi, devons-nous dire d'abord, qu'il est nécessaire à la destinée du genre humain que le fait de la révélation vienne seconder les investigations de la raison naturelle, parce qu'il est de la destinée de ce même genre humain d'atteindre, en retournant vers sa cause, une fin dont l'élévation surpasse la portée de son intelligence. Or, les hommes auraient-ils pu diriger leur volonté vers cette fin si elle leur était restée à jamais ignorée ?

Bien mieux, je soutiens que, même dans les choses que notre raison peut naturellement connaître, si notre raison était notre seul guide, il serait à craindre que la presque totalité du genre humain fut plongée dans d'épaisses ténèbres intellectuelles et que le don de saisir les subtilités de la philosophie ne fut que le privilège de quelques-uns.

On peut donc assurer que les peuples ne doivent point à la métaphysique leurs premières connaissances touchant l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme; mais que, bien au contraire, les métaphysiciens n'ont scruté ces vérités que pour justifier, dans la mesure du possible, ces croyances populaires : les prophètes, les Verbes de Dieu, ont, en ce sens, devancé auprès des nations, les conclusions des philosophes.

Oui, je le répète, le spiritualisme n'est pas seulement une philosophie, il est aussi une croyance, et s'il n'emporte pas toujours l'adhésion de l'intelligence, s'il ne s'impose pas victorieusement à tous, c'est que sa preuve appartient avant tout à l'ordre moral et implique, par conséquent, un élément supra-rationnel.

Mais cet argument suprême a-t-il pour lui des motifs de crédibilité dignes de la haute origine qu'il invoque ?

Il est manifeste, dirons-nous, que, dans les choses qui ne sont pas accessibles aux sens, ces choses procèdent d'un principe au-dessus de la raison telle qu'elle est actuellement ordonnée. Ces choses ne peuvent donc nous être connues que par l'intermédiaire des intelligences qui les saisissent. Toutes ces vérités sont transmises par voie hiérarchique d'êtres, et chacun les reçoit selon sa capacité intellectuelle et selon les dispositions qu'il y apporte : c'est pourquoi aussi, parmi les hommes, la faveur de recevoir des communications de l'au-delà n'est, d'ordinaire, le privilège que de ceux que leur vocation appelle à conduire leurs semblables.

En dehors donc de la certitude rationnelle que nous communique la science des conclusions, en vertu du rapport inséparable qui les rattache à la science des principes ; en dehors également de la certitude incomplète et purement conjecturale que peuvent nous apporter la considération de certains effets, la raison peut acquérir la connaissance d'une vérité sans la comprendre, par la révélation que lui en fera une intelligence supérieure ; de même qu'en ce monde, ceux qui n'ont pu parfaire leur intelligence en s'appliquant à l'étude, acceptent, en y donnant une pleine adhésion les conclusions que les savants n'ont acquises qu'après de longs et pénibles travaux.

Or, qu'il y ait des vérités qui dépassent les facultés de notre intelligence, la chose n'est point si difficile à prouver.

Réfléchissez bien à ce principe : la base de toute démonstration, c'est l'essence de la chose ; – c'est-à-dire que le principe de toute science que peut acquérir la raison touchant un être quelconque, ce principe est l'intelligence de cette substance ; or, il est nécessaire pour cela que les propriétés connues d'un objet soient conforment à la notion que nous avons de sa substance : exemple, si l'homme peut percevoir la substance d'un triangle, les qualités intelligibles de ce triangle ne doivent pas dépasser sa raison.

Mais, n'est-il pas vrai qu'il y ait des substances supra-sensibles ? Comment votre esprit en aura-t-il l'évidence, puisqu'il ne peut acquérir la moindre connaissance sans que celle-ci ne soit avant tout passée par le canal des sens.

De même donc que l'on considérerait comme parvenu au plus haut degré de la folie, l'ignorant qui soutiendrait que toutes les doctrines philosophiques sont fausses, parce que ces questions dépassent son intelligence ; ainsi et à beaucoup plus forte raison, devrait-on traiter l'homme d'insensé, s'il soupçonnait d'erreur totale, sous prétexte qu'elles n'offrent pas de prise à la raison, les vérités dont nous entretiennent parfois les intelligences supérieures.

J'irai jusqu'à dire qu'il était même convenable qu'une révélation intervînt pour dévoiler à l'homme même des choses qu'il peut naturellement connaître, car il y aurait des inconvénients à laisser la raison rechercher les vérités qui lui sont accessibles.

D'abord, la vérité ne serait le partage que d'un petit nombre d'individus, puisqu'ils sont privés, pour la plupart, des fruits d'une étude assidue, soit qu'une constitution vicieuse les prive de dispositions pour la science, soit qu'ils trouvent des obstacles dans leurs occupations journalières, soit encore qu'une paresse naturelle détourne leur esprit d'un travail trop aride, qu'on ne parvient à surmonter qu'à force d'application et de peine.

En second lieu, ceux qui seraient dans les conditions voulues pour atteindre la vérité, n'y parviendraient que sur le tard, si toutefois la vie leur en laisse le temps, car il est bien certain que l'âme, agitée pendant la jeunesse en sens divers par les mouvements des passions, ne devient apte à la véritable science qu'après avoir été assagie. Si donc la voie de la raison était la seule qui put nous conduire à la connaissance du vrai, le genre humain resterait plongé dans l'ignorance, puisque le petit nombre seulement pourrait acquérir des notions qui sont nécessaires à l'homme pour le rendre bon et meilleur.

Enfin, il faut avouer qu'une certaine facilité à nous laisser aller à l'illusion, fait que l'erreur nous embarrasse souvent dans nos recherches ; c'est pourquoi beaucoup de per-

sonnes doutent de choses qui sont de la dernière évidence, parce que la démonstration leur en est inconnue et parce que, surtout, les choses les plus contradictoires leur sont enseignées par ceux qui portent le nom de sages, et c'est pourquoi il n'est pas rare de trouver la vérité mêlée à l'erreur. Aussi est-il convenable qu'une révélation vienne instruire les hommes touchant des vérités dont l'évidence n'est pas sans un mélange d'erreur.

A plus forte raison, était-il convenable qu'une révélation vint proposer à la raison des vérités qu'elle ne peut comprendre.

Il y aurait de bien longues choses à dire sur cet argument suprême, dont le nouveau spiritualisme est actuellement un argument vivant.

J'entends cependant des objections s'élever de toutes parts : la raison suffit à l'homme, dites-vous, donc il est inutile que des voix sortent des tombes pour nous instruire de l'invisible.

Erreur, il faut que toutes les puissances de notre âme aient leur part de mérite et, par conséquent, d'épreuve. Les sens ont la douleur; le cœur, ses luttes; la volonté, ses déterminations pénibles ; où sera pour l'intelligence l'occasion de grandir et de mériter ? — Ce sera lorsque, rencontrant le vrai avec une clarté assez pure pour motiver son assentiment et insuffisant pour le lui arracher, elle se portera librement vers lui. Car je crois que Dieu veut que l'homme soit persuadé qu'il ne saurait donner son appui à l'imposture, et je crois également que ceux qui se réclament de lui pour couvrir leurs impostures de son autorité, commettent un crime de lès-divinité, le plus infâme des crimes et le plus horrible des blasphèmes.

Insensés, me direz-vous encore, que ceux qui se soumettent à cet argument suprême. — Non. Ceux qui, poussant l'effort de l'intelligence, en atteignent les limites et s'inclinent dociles devant les voix mystérieuses qui apportent, par leur révélation, une espérance à leur cœur, ceux-là seuls sont les vrais sages.

Répondez à ceci : de tous ceux qui participent à la construction d'un édifice, quel est le plus sage : l'ouvrier qui, de son ciseau, taille une pierre, en équarrit les angles, ou l'architecte qui, après avoir tracé les plans de cet édifice, lui a donné l'ordre d'agir ainsi ?

— C'est l'architecte, me direz-vous.

C'est, en effet, l'architecte, parce que le propre de la sagesse est de coordonner et de juger, et que le jugement procédant toujours d'un principe supérieur dans l'examen des choses, celui-là est véritablement sage qui remonte, dans l'acte de son jugement, à la plus haute raison de tous les genres.

Ainsi en est-il de ceux qui se reportent à l'argument suprême. Ainsi ceux qui, dans la vie, abdiquant tout orgueil, sans toutefois abandonner la lutte, cherchent dans l'argument suprême la solution des choses et demandent à la mort de les instruire, en attendant que des clartés divines leur fassent mieux sonder l'horizon, ceux-là sont les vrais sages.

La mort ! la mort ! c'est le premier rayon de l'immortalité ; elle est notre guide dans le sombre asile du mystère ; aussi, est-ce avec amour, messagère divine, que nous devrions te saluer lorsque tes ailes frôlent, en passant, nos fronts et leur donnent la froide apathie de la tombe. Ces pesantes humeurs et cette sensibilité bestiale auxquelles tu nous arraches, font que notre âme est saisie du plus doux ravissement et dans l'extase délirante, où d'un coup d'aile tu la transportes, elle entrevoit enfin l'insondable foyer des cieux.

Dans quelques jours nous verrons revenir cette fête des morts que le christianisme a su placer à un moment de l'année où la nature, semblant elle-même se couvrir d'un linceul, nous parle avec plus de majesté des espérances éternelles. Vous verrez alors des affections aller s'incliner sur des tombes où la blancheur des marbres révèle toute l'horreur de leur obscurité. Vous verrez les genoux se heurter contre les froides pierres et les larmes amères couler sur la verveine, les touffes de lierre ou les mousses humides. Des lèvres balbutieront des prières. Pour moi, j'ignore quelle peut être l'efficacité de ces prières ; j'ignore si de la terre elles peuvent monter jusqu'à Dieu, car j'ignore aussi si, sur cette terre, il se trouve un homme assez

juste pour mériter pour un autre; et si je respecte cette supplication comme l'acte d'une héroïque démence, je la redoute comme l'acte d'une orgueilleuse démence. Que sommes-nous pour lever vers Dieu des mains suppliantes en faveur de nos frères? notre front est-il donc si pur que nous puissions sans témérité le redresser devant la majesté divine, comme si nous avions le droit de lui demander une grâce?...

Non, ne priez pas pour les morts, mais priez les morts. Priez-les qu'ils vous illuminent de leurs clartés et révèlent à votre intelligence les vérités qui nous demeurent cachées.

Ce sont eux qui, dans l'espace, sont chargés de nous expliquer l'*argument suprême.*

ZRILEUS.

Après ces lignes de notre excellent collaborateur, je crois qu'il est nécessaire de rassurer nos amis, très scandalisés de ce dernier conseil. Nos collaborateurs sont libres de leurs opinions. La *Lumière* pense entièrement, au sujet de la prière, tout ce qui en a été dit dans un livre écrit tout exprès, ayant pour titre : *La Communion universelle dans l'amour divin.*

L. G.

PHÉNOMÈNES DE LÉVITATION

Suite (1).

Avant de raconter d'autres faits de lévitation de personnes, nous pensons que nos lecteurs nous sauront gré de mettre sous leurs yeux quelques faits, des plus curieux, d'enlèvement, plus ou moins complet, de tables ou d'autres objets, accompagnés de manifestations intelligentes prouvant bien la présence d'un agent intelligent autre que l'esprit du médium ou ceux des assistants. Car, nous nous demandons de bonne foi, quel avantage pourraient retirer des personnes honorables et savantes, comme celles dont nous allons citer les expériences, à faire ces dernières dans le but, inavouable, de se tromper elles-mêmes ou de se *tricher* mutuellement, alors qu'elles demandent, avant tout, des preuves des plus convaincantes ou irréfutables, et qu'elles emploient, pour les avoir, tous les moyens qui leur paraissent les plus propres, les plus scientifiques. Allons donc! ce serait le comble de l'aveuglement pour des hommes désirant s'éclairer à la source pure de la vérité, que de se mettre volontairement (sous prétexte d'y voir plus clair), un épais bandeau sur les yeux! « *Qui veut la fin, veut les moyens* », dit un proverbe, et dans le cas surtout qui nous occupe, les moyens doivent être rationnels et non diamétraux ou contradictoires, sinon — est-il besoin de l'ajouter? — ce n'est que folie et perte de temps de vouloir s'occuper de pareils phénomènes. De même que les conditions font les lois, « *conditiones faciunt leges* », ainsi toutes recherches sérieuses doivent être accompagnées des conditions scientifiques sans lesquelles les expérimentateurs, vraiment dignes de ce nom, tomberaient dans le domaine ténébreux de la fraude et du mensonge.

Racontons, maintenant, quelques-uns de ces étranges phénomènes, quitte, après, à en expliquer les bizarres effets et à en rechercher les causes.

D'un remarquable ouvrage (2) de M. le docteur Wahu, officier de la Légion d'honneur, médecin principal des hôpitaux militaires, nous extrayons les lignes suivantes :

« C'était en 1864, j'avais été jusqu'alors réfractraire et, comme tant d'autres, je plaisantais quand on me parlait de Home (3) et

(1) Voyez l'article « *Phénomènes de lévitation* », qui a paru dans le n° du 27 septembre 1894 de *la Lumière.*

(2) *Le spiritisme dans l'antiquité et dans les temps modernes*, par le Dr Wahu.

(3) Fameux médium anglais dont le professeur William Crookes s'est particulièrement servi pour ses forts belles expériences psychiques.

de spiritisme. Un soir, nous nous trouvions, ma femme et moi, chez une vieille dame russe, Mme G..., dont la fille de nos amies, Mme Y..., femme d'une quarantaine d'années, était médium. Ces dames nous ayant proposé une séance d'évocations, nous nous mîmes tous les quatre autour d'un lourd guéridon en acajou.

« Nous ne fûmes pas peu surpris en voyant le guéridon répondre à nos interrogations, tantôt en se soulevant verticalement, à 10 ou 15 centimètres du parquet, et en redescendant sans faire éprouver aucun choc à une grosse lampe à modérateur placée à son centre. Mais ce qui nous étonna surtout, ce fut que, dans ce dernier cas, pendant que la surface du guéridon était inclinée sous un angle d'au moins quinze degrés, la lampe restait comme adhérente au meuble, sans glisser en aucune façon, ce qui est contraire aux lois connues de la physique.

. . . .

« Quelques jours après, étant de nouveau réunis tous les quatre, je demandai si je pouvais me mettre en rapport avec un Brésilien de mes amis, ancien commandant de génie, mort depuis un an. Le guéridon répondit par trois coups frappés avec un de ses pieds, ce qui signifiait *oui*.

. . . . . Quand, en lisant l'alphabet, j'arrivais à la lettre voulue, le guéridon se soulevait *très brusquement*, en totalité et *verticalement*, se penchait de mon côté, puis se redressait et s'agitait rapidement en plusieurs sens....

. . . . . A un moment le guéridon quitta le sol, s'élevant à 25 ou 30 centimètres et prenant, pour ainsi dire, un point d'appui sur l'air, il se mit à tournoyer lentement, à droite et à gauche, d'un quart de tour. Ayant dit : « Mon ami, salue donc aussi ces dames », le guéridon s'inclina, toujours en tournoyant en l'air, vers chacune des dames russes.

« A quelques jours de là, nous étions encore réunis tous les quatre, et je demandai à me mettre en rapport avec un de mes amis, ancien Saint-Simonien, ingénieur en chef des mines, homme des plus distingués et qui était mort depuis peu de temps. Presque immédiatement le lourd guéridon se souleva lentement et perpendiculairement, à *50 centimètres* au moins du sol. Ayant demandé si L... était là, le guéridon répondit *oui* en se soulevant et s'abaissant trois fois de suite, toujours verticalement, mais lentement.

. . . .

« Une autre fois, nous nous trouvâmes chez les mêmes dames, un soir. J'avais placé le guéridon au milieu du salon..... Un jeune anglais se trouvait là, qui était connu comme médium par quelqu'un de la société. Ce jeune homme avait perdu depuis peu un frère qu'il aimait et regrettait beaucoup. Lui ayant exprimé le désir de lui voir évoquer son frère, il s'assit devant le guéridon ; *à peine y eut-il posé les mains*, que ce meuble se souleva lentement et perpendiculairement, à une hauteur de *40 centimètres* du sol (presque à la hauteur de ses genoux) : « Si c'est l'esprit de mon frère qui est ici présent, dit ce jeune homme, je demande que ce guéridon reste en l'air jusqu'à ce que j'aie compté sept. » Et le guéridon resta comme il l'avait demandé. La chose fut renouvelée plusieurs fois de suite avec des nombres différents. Puis le jeune homme dit : « André, salue-moi, je te prie, avec le guéridon. » Le meuble quitta aussitôt le sol, s'éleva à une trentaine de centimètres et, sans aucun point d'appui, s'inclina vers le médium sous un angle d'au moins 20 degrés, puis se redressa et descendit lentement vers le sol, sur lequel il reposa sans secousse et sans bruit. »

. . . .

De pareils phénomènes, aussi extraordinaires que ceux dont ont été témoins le Dr Wahu et tant d'autres honorables personnes appartenant à toutes les classes de la société, existent par milliers, ils ont été constatés chez tous les peuples, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. Et, il n'est pas (du moins peu s'en faut), de famille, qui de nos jours, n'ait à signaler quelques-uns de ces faits étranges que les humains ont baptisé du nom de *surnaturels*, en attendant qu'on les ait ramenés à leur véritable cause : LA NATURE.

. . . .

M. Louis Jacolliot, dans son très intéressant ouvrage : « *Le spiritisme dans le monde* (1) », raconte les merveilleuses expériences que fit, en sa présence, un des fakirs les plus extraordinaires qu'il eût rencontré dans l'Inde. Nous ne relatons que celles (de ces expériences) ayant quelques rapports aux lévitations.

Ce fakir, nommé Covindasamy, invité par M. Jacolliot à opérer ses évocations, se plaça avec lui sur une terrasse située devant son appartement, qui avait vue sur le Gange. Mais laissons la parole à M. Jacolliot : « Le fakir était déjà en posture, les deux mains étendues dans la direction d'un énorme vase de bronze plein d'eau. Au bout de cinq minutes à peine, le vase commença à osciller sur sa base et à s'approcher du charmeur, insensiblement et sans secousse apparente. A mesure que la distance diminuait, des sons métalliques s'échappaient du vase, comme si l'on eût frappé sur ce dernier avec une tige d'acier. ..

Le vase mis en mouvement, pouvait à peine, *quand il était vide*, être remué par deux hommes ; largement évidé comme une coupe, il servait aux ablutions du matin qui, dans l'Inde, sont un véritable bain... Le fakir, qui n'avait ni quitté sa place ni changé de position, se souleva alors et appuya le bout de ses doigts sur le rebord du vase ; ce dernier se mit, au bout de peu d'instants, à se balancer en cadence, de droite à gauche, en augmentant graduellement de vitesse, sans que son pied, qui se déplaçait alternativement de chaque côté, produisit le moindre bruit sur le stuc du sol, et (circonstance encore plus extraordinaire !) l'eau contenue dans le vase *restait immobile*, comme si une forte pression s'était opposée à ce qu'elle regagnât son centre de gravité... Trois fois, pendant ces balancements, le vase se souleva entièrement à 7 ou 8 pouces du sol, et quand il retombait sur la dalle, c'était toujours sans choc appréciable. »

(1) *Le spiritisme dans le monde*, l'initiation et les sciences occultes dans l'Inde, par Louis Jacolliot, Paris, 1879.

M. Jacolliot ayant demandé au fakir, avant qu'il ne commençât ses incantations, si une force quelconque se développait en lui quand il accomplissait ses phénomènes, et s'il avait jamais senti une modification quelconque se produire dans son cerveau ou dans ses muscles. Covindasamy lui répondit : « *Ce n'est pas une force naturelle qui agit, je ne suis qu'un instrument, j'évoque les mânes des ancêtres et ce sont elles qui manifestent leur puissance.* »

Un autre jour, à la prière de M. Jacolliot, le fakir reproduisit un phénomène d'*élévation*, au moyen d'une canne en bois de fer que M. Jacolliot avait rapportée de Ceylan. « Appuyant la main droite sur la pomme de la canne et les yeux fixés en terre, le fakir se mit à prononcer les conjurations magiques de circonstance. Appuyé d'une seule main sur la canne, Covindasamy s'éleva graduellement à deux pieds environ du sol, les jambes croisées à l'orientale, et resta ainsi immobile. Pendant plus de vingt minutes, ajoute M. Jacolliot, je cherchai à comprendre comment Covindasamy pouvait ainsi rompre en visière à toutes les lois connues de l'équilibre; il me fut impossible d'y parvenir. »

. . . .

Aux *sceptiques*, aux *esprits forts* qui, jugeant peu malaisée ou peu digne d'eux cette élévation *fakirique* ou *acrobatique* (pour ces gens-là, ces deux expressions sont synonymes), à ceux qui, « à l'instar du corbeau de la fable voulant enlever un mouton », seraient tentés de s'élever en l'air au moyen d'une canne, qu'elle soit en bois de fer, ou en bois de chêne ou de noyer, etc. (car ce n'est point la nature du bois qui fait ici l'affaire), nous leur dirons charitablement : « Essayez, messieurs !... Essayez, mesdames !... » Nous sommes assuré d'avance que, sur cent, sur mille de ces personnes, douées surtout de... fanfaronnade, nous n'en trouverions pas une seule qui réussirait « avec grâce et distinction ! » cette ascension ou suspension par trop originale, n'est-ce pas ?... ce, sans *truc* ni compérage d'aucunes sortes, bien entendu.

Enfin, à ceux qui, ne voulant point tenter l'expérience de notre fakir, s'écrieraient à

l'envi : « La belle affaire que de s'élever en l'air avec l'aide d'un bâton, ce n'est pas malin !.... un tour d'équilibre, voilà ! », nous leur répondrons que le bâton n'est pas indispensable pour accomplir l'*élévation* (ou *lévitation*), Covindasamy n'en a cure, comme le fait suivant va vous le prouver :

« Quelques jours après, au moment où le fakir quittait M. Jacolliot pour aller déjeuner, il s'arrêta à l'embrasure de la porte qui conduisait de la terrasse à l'escalier de sortie et, croisant les bras sur la poitrine, il s'éleva peu à peu, sans soutien, sans support apparent, à une hauteur d'environ *vingt-cinq à trente centimètres*. « J'ai pu fixer exactement cette distance, grâce à un point de repère, dit M. Jacolliot. Derrière le fakir se trouvait une tenture de soie servant de portière, rayée or et blanc par bandes égales, et je remarquai que les pieds du fakir étaient à la hauteur de la sixième bande. En voyant commencer l'ascension, j'avais saisi mon chronomètre ; la production entière du phénomène, du moment où le charmeur commença à s'élever à celui où il toucha de nouveau le sol, dura un peu plus de huit minutes. Il resta à peu près cinq minutes immobile dans son maximum d'élévation (1). »

M. Jacolliot demandant à Covindasamy s'il lui était possible de reproduire à volonté ce phénomène d'*élévation*, le fakir lui répondit d'un ton emphatique, qu'il pourrait s'élever jusqu'aux nuages. Et à la question que lui posait M. Jacolliot : « Comment (le fakir) obtient-il ce pouvoir ? » Covindasamy lui répondit sentencieusement :

Swâdyâyê nityayoukta'syât
Ambarâd avatarati dêva !

« *Il faut qu'il soit en communication constante par la prière contemplative, et un esprit supérieur descend du ciel.* »

Cette réponse du fakir nous donne, croyons-nous, l'explication la plus rationnelle des élévations ou *lévitations*. « Comment... ? » me direz-vous ? Ecoutez, mes amis, et suivez-moi bien :

(1) *Le spiritisme dans le monde*, par L. Jacolliot, page 307.

Si nous admettons l'existence, dans l'Univers, d'une force que les Indous appellent l'*agasa* (ou *fluide vital*) et que nous appellerons (force) *spirite*, qui permet à l'intelligence et aux forces physiques de s'unir pour agir sur les objets inanimés, laquelle (force), immense, serait mue ou conduite par une *cause* toute puissante : le principe créateur ; si, en outre, nous admettons dans l'homme, trois choses distinctes : le corps, l'esprit et le *périsprit* (1) ; si nous admettons, enfin, que ce fluide vital ou force spirite (2), qui se trouve, du reste, dans chaque être à des degrés différents, suivant les conditions et les milieux dans lesquels ils se trouvent, met en communication tous les êtres animés ou inanimés, visibles ou invisibles, nous en concluerons naturellement, que les esprits *désincarnés* (nous ne parlons ici que des *bons*) peuvent exercer de bonnes influences, produire d'heureux effets, prêter même leur bienveillant appui à ceux de leurs frères ou sœurs « *incarnés* » qui, par une vie austère, charitable et religieuse, jointe à la ferveur, à la contemplation dans leurs prières, sont arrivés à se dégager l'esprit de son enveloppe charnelle, à tel point que l'équilibre normal, se trouvant rompu, d'un côté, par la grande légèreté de cette dernière et, de l'autre, par l'excès de force de sa « noble associée (3) », qu'il en résulte nécessairement l'enlèvement ou *élévation* de la personne, ou, en d'autres termes, le phénomène proprement dit de LÉVITATION (4).

Dr GASTON DE MESSIMY.

Puéchabon (Hérault), 6 octobre 1894.

(*A suivre.*)

(1) Ce dernier (le *périsprit*) n'étant qu'un lien semi-matériel, semi-spirituel, c'est-à-dire, tenant à la fois de la nature de la matière et de celle de l'esprit, et formant un second corps fluidique qui survit à la mort ou, mieux, à la désincarnation.

(2) Force (ou fluide) dont la chaleur, l'électricité, ainsi que toutes les forces plus ou moins connues de la nature ne sont que des états particuliers.

(3) Est-il besoin de traduire le sens de ces deux mots, ne désignent-ils pas assez clairement l'*esprit?*

(4) *Lévitation* vient du mot latin *levis*, qui signifie *léger*. Ce mot désigne donc à merveille, l'état dans lequel se trouve le *corps* (au moment psychologique dudit phénomène. — Dr Gaston de M.....

REVUE DE LA PRESSE

Les drames de l'hypnotisme.

La fille d'un châtelain de Hongrie, Mlle Ella de Salomon, était morte soudainement, disait-on, au milieu d'une soirée donnée par son père, des suites d'expériences d'hypnotisme auxquelles elle s'était soumise. Le corps avait été depuis enterré sans qu'on eût procédé à une enquête ou une autopsie, mais le ministre de l'intérieur vient d'ordonner l'exhumation et de prescrire une enquête judiciaire.

D'après les déclarations d'un médecin, ami de la famille, qui assistait à la soirée, la jeune fille possédait un don merveilleux de seconde vue ; elle avait, étant hypnotisée, donné la description pathologique exacte, avec les propres termes en latin, de la maladie dont souffrait le frère de l'hypnotiseur, résidant à des centaines de lieues de lui ; ce serait après cet effort qu'elle serait tombée morte. L'hypnotiseur prétend, au contraire, qu'une telle séance n'a pas eu lieu, et que la jeune fille est simplement morte d'excitation cérébrale, parce qu'elle voulait démontrer devant le médecin ses brillantes facultés de médium.

Etrange, ce désir de jeune fille !

L'Evénement du 28 septembre 1894.

L'hypnotisme tragique.

Mort subite d'une jeune fille en état d'hypnotisme, Mlle Ella de Salomon ; d'après le docteur Vragassy, la défunte aurait été douée de la seconde vue.

J'ai soumis cette version à M. le docteur Bernheim, professeur à notre Faculté de médecine et dont on connaît les savants travaux sur l'hypnotisme.

M. Bernheim connaît le docteur Vragrassy, lequel est venu jadis à Nancy assister aux expériences du professeur. Mais M. Bernheim ne croit pas à la seconde vue.

« Je n'ai jamais, déclare-t-il, au cours de mes nombreuses expériences, trouvé une hypnotisée capable de me dire ce qui se passe à distance ou de diagnostiquer n'importe quelle maladie. La suggestion mentale n'existe pas davantage que la seconde vue, à mon avis du moins. Par conséquent, l'hypnotiseur n'a pu suggérer au sujet les termes techniques dont il ne connaissait pas le sens antérieurement. (1)

« Je ne crois pas non plus à la mort résultant du fait même de l'état d'hypnotisme.

« Qu'est-ce que l'hypnotisme ? Une influence morale qui ne peut tuer comme dans le prétendu cas, souvent cité, du guillotiné par persuasion.

« Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'un sujet très nerveux souffrant d'une affection cardiaque pourrait ressentir une très forte émotion, capable de provoquer une syncope mortelle.

« Que cette émotion se produise, le sujet étant soit en état d'hypnotisme, soit en état de veille, le résultat sera identique, mais l'hypnotisme n'en sera nullement responsable.

« Pour conclure, j'estime que le fait, tel qu'il est présenté, doit être ou mal observé, ou mal rapporté, ou dénaturé. »

Le Temps du 28 septembre.

La persécution en Saxe.

On sait que le spiritisme, qu'on croyait un peu découragé par le ridicule, a repris de plus belle, et qu'il est de bon ton aujourd'hui, dans les salons de s'avancer « au seuil du mystère ».

En Saxe, le développement du spiritisme a pris de telles proportions que les autorités ont été obligées de prendre des mesures répressives. Depuis quelque temps, le droit de réunion spirite se trouve limité. Bien plus, à Chemnitz, les autorités ont interdit d'assister à toute séance spirite, aux personnes qui s'y seraient trouvées en état de surexcitation nerveuse. Ordre est donné aux autres assistants de les éloigner au premier indice de malaise ou d'égarement.

En outre, tout médium qui accepterait une rétribution pour faire intervenir la divinité, le Saint-Esprit ou l'esprit d'un défunt quelconque sera poursuivi pour escroquerie et exploitation de la crédulité publique.

(1) Tous les gens sérieux qui ont approfondi le sujet savent qu'hypnotiseurs et hypnotisés, suggestionneurs et suggestionnés, cela ne vaut rien et ne mène à rien que dans des abimes d'erreur et à la folie.

NÉCROLOGIE

Madame Delanne est décédée à l'âge de soixante-trois ans, après de longues souffrances courageusement supportées.

La *Lumière*, représentée par Lucie Grange, a rempli son devoir confraternel, en accompagnant le corps jusqu'à la funèbre demeure. Pendant le long et religieux trajet jusqu'au lieu de l'inhumation, solitaire dans notre voiture, nous nous livrions à des pensées assez tristes, car une coïncidence fatidique était à remarquer.

Nous étions à la date du VINGT-SEPT août dernier. C'était à notre date sainte de la Communion universelle des âmes dans l'amour divin, que nous suivions ce cortège. Et nous nous rappelions, très douloureusement, il faut le dire, que le journal *Le Spiritisme*, dont Mme Delanne fut l'âme fondatrice, avait, lors de notre chaleureux appel, répondu par une démolition radicale de notre institution. Il fut décidé qu'aucun spirite ne donnerait son adhésion à la pratique de notre fraternisation par les voies fluidiques.

En raison du respect de la liberté de penser, nous n'eûmes et n'avons toujours aucunes objections à faire. Notre preuve fut donnée au monde, malgré tout, de l'efficacité de cette pratique dont tous les spirites kardécistes s'abstinrent. Du moins les comités directeurs des journaux et des principaux groupes. Quant aux individualités indépendantes, le mouvement fut tout opposé.

Et c'est ainsi que placée pour voir tous les assistants du cortège de la regrettée Mme Delanne, aucune physionomie ne nous était connue. En lisant le compte-rendu des obsèques dans le journal *Le Spiritisme* d'octobre, nous voyons que personne non plus n'y a vu la *Lumière* représentée par sa très humble propriétaire directrice.

Nous ne ferons pas l'éloge de la très distinguée et vraiment désintéressée Madame Delanne, que tout le monde connait. Notre cœur lui envoie de bons souhaits pour l'autre vie. Nous avons lieu d'espérer que, du côté des heureuses sphères, son Esprit se sera décidément uni à beaucoup d'amis de la *Lumière*.

La Mort apprend tant de choses !

Bénissons là, en ce jour de fête des bienheureux, la Mort, qui est la délivrance des erreurs de la vie.

PHILANTHROPIE

Dimanche 21 octobre dernier, a eu lieu, salle d'Harcourt, à Paris, sous le patronage de la Chambre Syndicale des Instruments de musique, une distribution solennelle des prix, fondation Faivre.

M. Faivre, parti à dix-sept ans de Paris pour le Nouveau-Monde, en vue de la fortune que son bon génie lui faisait pressentir, revint, après bien des années de travail opiniâtre, sous son ciel natal. Comme facteur de pianos, il était devenu riche.

Heureux rentier, il mûrit le projet d'en faire profiter les ouvriers de la facture parisienne. Bon socialiste pratique et convaincu de nos principes de saine solidarité, M. Faivre vient d'opposer au socialisme utopique, l'argument sans réplique d'un acte de bien au-dessus de tout éloge. Lui même, d'une voix émue et couverte d'applaudissements, il a fait son appel à la concorde, à l'union des cœurs, dans la touchante et mémorable journée du 21, inauguration de sa fondation philanthropique.

Il a été offert quatre prix de mille francs aux ouvriers facteurs de pianos les plus dignes par leur mérite, leur honorabilité, leur habileté professionnelle. Chaque année, 3.000 francs seront distribués à trois ouvriers réunissant les conditions requises.

Forcée d'abréger ce compte-rendu, faute des noms des lauréats, la direction de la *Lumière* envoie son tribut d'éloges et d'admiration à M. Faivre, qui a bien mérité de la France travailleuse et pensante, et aussi de la France croyante et amie du bien.

Tous les amis de la *Lumière* joindront leurs voix sympathiques aux nôtres, dans ce concert des cœurs, pour le triomphe de l'amour social humanitaire, surtout lorsqu'ils apprendront ce que je vais leur dire avec un juste orgueil : M. Jules Faivre est le propriétaire de la maison du boulevard Montmorency, 97, où flotte le drapeau des bons Esprits.

Le Gérant, ALEXANDRE CHARLE.

Bourg, typ. et lith. E. BERTÉA, rue des Bons-Enfants, 17.